

TUNIS, Novembre 2014
« Conflits et Résistances, l'artiste citoyen. »
L'Art Rue // FAI-AR

Aurore Degoit

L'acte de création en espace public est un acte complet et l'artiste de rue doit développer plusieurs savoir-faire. Il joue sur une corde sensible, il avance à tâtons, pour habiller son âme de créateur, il emporte avec lui la carte de l'explorateur, la blouse de l'inventeur ou le bleu de l'artisan. L'espace public est fait de plusieurs couches et de différentes couleurs. Pour faire de la création contextuelle, pour créer une œuvre en résonance avec le réel, il faut résister aux habitudes d'un environnement et aux *a priori*, il faut regarder comme on découvre, et il faut être citoyen. Les mots sont lancés et ils n'en ont pas peur: **Conflits et Résistances, l'artiste citoyen dans l'espace public tunisien**. Presque comme une devise agrafée sur leur poitrines, les initiateurs de ce work-shop de trois semaines mènent avec espoir et engagement une équipe pédagogique de cinq intervenants et un collectif de trente-cinq artistes. Issus du théâtre national de Tunis, de la FAI-AR à Marseille ou indépendants, les jeunes et moins jeunes créateurs se frottent à la médina en cinq micro-collectifs. Nous avons suivi leurs expériences et leurs pérégrinations dans la pulsation de la médina de Tunis et nous allons tenter ici de retransmettre les points de résistance, les aspérités sur lesquelles nous nous sommes accrochés pour développer une réflexion plus ouverte sur la création en espace public. L'observation de ce travail est une base, une matière à observer. Elle nous a permis de revenir sur les mécanismes essentiels de la création. Qu'elles prennent vie sur les pavés tunisiens ou sur une autre rive de la Méditerranée, les œuvres portent dans leurs singularités un parfum commun, celui de l'être humain qui se cherche et se scrute à travers l'autre et la société dans laquelle il vit.



I. LE PARTAGE DU RÉEL COMME RÉSISTANCE

Ubiquité du réel dans la création en espace public.

Que les artistes en parlent directement où qu'il soit la toile de fond des différentes méthodes de travail, le réel est présent en permanence. Peut-être pourrions-nous même dire qu'il est un partenaire du créateur en espace public, ils doivent faire corps, absolument. Le réel, pour le définir dans le cadre de cette recherche, est un outil ou une matière. L'artiste utilise son environnement (c'est à dire l'architecture, le rythme des différents flux humains) pour créer une œuvre, comme par exemple un tableau, une photographie. Mais la collaboration ne s'arrête pas ici. Le réel est mouvant, il n'est pas figé comme une image et son mouvement devient une impulsion précieuse pour l'artiste. Ce qui apparaît comme une évidence dans ce travail expérimental de trois semaines c'est bien cela: l'omniprésence du réel. Les créateurs en espace public l'observent, ils le croquent, en rêvent et l'habitent.

Pour les cinq groupes de recherche nous sentons à quel point les allers-retours entre intérieur et extérieurs¹ sont nécessaires. Le groupe de recherche qui travaille sur « matière et population » se posait la question du sens d'un proverbe tunisien, après avoir cherché comment interpréter ces mots, une des personnes a fini par proposer d'aller demander directement aux tunisiens, dans la rue. Ce qui est intéressant, c'est ce processus de création qui semble profondément lié à la réalité. Est-ce cela qui, en partie, détermine la particularité de la création en espace public ? Est-ce qu'un metteur en scène de théâtre fait autant d'aller-retour entre son fantasme artistique et la vie ? L'artiste de l'espace public ne peut jamais se détacher de la rue, il doit errer, il doit user ses semelles et sa salive. Il doit être collé au présent, ici et maintenant, prêt à cueillir des situations, des expressions. Des révélations aux révolutions, il doit écouter la vibration de la médina et être capable de retransmettre sa note. Le réel est une matière première, principale et mouvante de la création en espace public. Un des apprentis de la FAI-AR disait à ce propos « on prend un élément de la réalité, on le tire du réel, on le travaille par exemple en le grossissant puis on le réinjecte dans la réalité. Là par effet de miroir on a un acte politique ». En effet, ce processus de création comporte une dimension politique nous semble-t-il. Il n'y a pas de message militant à proprement parlé, ça ne traite pas d'un sujet politique non plus mais le fait même de rendre compte de la réalité, de la mettre en lumière dans l'espace public, est politique. À partir du moment où il y a un corps esthétisé qui est en représentation au cœur de la société, cela crée un regard en recul qui est un contre-pouvoir, une nouvelle vision du pouvoir politique et social.

1 Je fais cette distinction sur le pluriel d'extérieurs car il me semble que contrairement à l'intérieur qui est le lieu de réflexion, le lieu intime de la pensée créatrice, l'extérieur est multiple, il est constitué d'une multitude de singularités. C'est en quelque sorte une distinction équivalente à celle du mot public qui prend un tout autre sens lorsqu'il porte le signe de la pluralité.

L'art, tisserand des réalités.

À l'intérieur de ce réel l'artiste ne peut pas créer indépendamment. Comme nous l'énoncions plus haut il est obligé de faire corps avec lui, c'est son premier partenaire. Pour cela il doit tisser une toile avec plusieurs points d'accroche. Dans le cadre de ce work-shop, initié par L'Art Rue et la FAI-AR, les artistes doivent créer des liens entre eux, puis avec la médina. Petit à petit, au fil des jours qui s'empilent, des articulations se créent entre artistes et citoyens. En observant les différentes approches de la création dans l'espace de la médina, nous observons des phénomènes présents dans l'art en espace public en général. Dans chaque expérience menée ici, nous retrouvons le même mouvement, celui d'aller vers l'autre, celui de l'invitation au partage. Comme nous avons eu l'occasion de l'entendre dans la bouche de Fadhel Jaïbi², « l'artiste est une caisse de résonance », nous faisons de la « spéléologie humaine ». Le directeur du Théâtre National de Tunis nous dit aussi qu'« il y a un art singulier et un art pluriel, il y a un art qui ne se fait pas dans son coin en solitaire. » Il nous semble que ce va-et-vient entre artiste et citoyen est vraiment indispensable pour que l'œuvre soit contextualisée, c'est à dire qu'elle soit une création pour l'espace public et non une œuvre transportée sur l'espace public.

« Dans la vie si tu veux être heureux, tu peux être heureux » nous livre Rida, artisan de la médina. En suivant plusieurs artistes au travail, nous avons pu détailler le processus général qui opère dans la rencontre entre ces deux entités de la société. Il y a un réel échange, un va-et-vient entre l'artiste et le citoyen. L'artiste se nourrit de la personne, de sa réalité, de ce qu'elle représente artistiquement, c'est à dire quelle silhouette ou quel « personnage » peut-elle inspirer. Qu'est-ce qu'elle figure, qu'est-ce qu'elle symbolise dans la société ? La personne, les personnes, permettent de recueillir une matière de création.

2 Propos recueillis par mes soins lors de la conférence « le théâtre de Fadhel Jaïbi » organisé dans le cadre du work-shop, le 17 novembre 2014

En contrepoint de l'artiste qui vient puiser dans le réel, il nous est apparu qu'un dialogue se tresse et que le citoyen trouve, grâce à cette rencontre, un miroir. Lorsqu'un artiste fait une création in situ, il révèle un potentiel qui parfois n'est pas mis en valeur. Les artistes de ce work-shop appuient les capacités des personnes avec qui ils interagissent en les choisissant comme motif ou moteur de création. Avec ce rôle de réflecteur, les créateurs peuvent devenir à leur tour un moteur pour le citoyen, ils sont un appui, un soutien qui lui donne de la matière pour continuer d'avancer sur sa voie. C'est alors que se pose la question de la responsabilité de l'artiste. Qu'est-ce que ces gens font après la période d'interactivité ? Lors de l'un des débats, les créateurs se demandent jusqu'où vont leurs rôles, quelles sont leurs places ? Jusqu'où s'étend la responsabilité de l'artiste auprès des citoyens ? Dans les différentes pratiques artistiques des arts de la rue se pose de plus en plus la question de comment aborder un public, comment s'intégrer à un contexte ? C'est à dire que les œuvres sont de moins en moins transportables, elles correspondent à un « ici et maintenant » qu'il faut réinventer dans chaque lieu. Mais comment clore un processus ?



Il semble très important de trouver une fluidité dans la manière de pénétrer et de s'extraire du réel. Cependant, ce qui est apparu en deuxième lieu dans le débat c'est que nous pourrions aussi poser la question dans l'autre sens. Un des artistes livre au collectif son expérience très forte de rencontre avec des habitants d'un quartier. À la suite de ce témoignage il nous dit: « Qu'est-ce que je vais faire moi avec ce qu'on me donne? ». Nous pourrions utiliser l'image des vases communicants pour décrire les sens d'échanges dans cette relation entre l'artiste et les personnes qui construisent l'espace sur lequel il travaille. Dans les deux parties il y a une émission et une réception donc nous pouvons aussi poser la question de l'après rencontre, du point de vue de l'équipe artistique. Comment eux digèrent ce qu'ils ont reçu et comment passent-ils à une autre expérience ? Nous pourrions amener cette considération plus loin encore. Par exemple, est-ce parce que l'on s'adresse à un public populaire que cela signifie qu'il est fragile et qu'il faut le ménager ? Il y a dans cette supposition une notion insidieuse de pouvoir, d'une partie sur l'autre qu'il est bon d'interroger.

La résistance: acte intime ou collectif ?

La résistance est souvent entendue comme une résistance à un pouvoir politique, d'autant plus dans le contexte tunisien. Mais pourtant, elle peut-être une réaction à un autre pouvoir, le pouvoir social par exemple. Le monde entier a parlé de la Révolution tunisienne, jusqu'à en fatiguer certains. En expérimentant l'espace public à travers leurs différents médiums, les artistes réunis ici se rendent compte que la contestation n'est pas terminée. Certes l'espace public a été libéré, mais il est aujourd'hui aux mains et aux yeux de tous, il faut donc trouver un nouvel ordre, une nouvelle manière de cohabiter. Ce partage du réel entre les différents acteurs de l'espace public est une résistance. Elle l'est car c'est un moyen de lutter contre le pouvoir social qui dicte certaines manières d'être, et veut imposer un certain découpage de l'espace et des façons de circuler. En décloisonnant les réalités et en créant du lien entre elles, les artistes et les personnes avec qui ils collaborent sont dans une position de résistance. Le présent terrain de recherche nous a permis d'identifier une autre forme de résistance et, nous pourrions dire, d'« art politique ». De nombreuses personnes ont ici évoqué la dureté des conditions de vie en Tunisie et le caractère âpre de la vie en général. Il faut l'affronter, il faut lutter contre la vie qui frotte et qui use le courage. Si les citoyens sont dans une forme de résistance en créant des systèmes pour faire face à l'usure politique et sociale, est-ce qu'un des rôles de l'artiste ne pourrait-il pas être de révéler le potentiel, les forces des personnes, des lieux et des contextes rencontrés ? Les artistes et leurs œuvres comme révélateurs de possibilités et de l'importance des différents rôles dans la société et de ce fait de la responsabilité de chacun dans la construction du vivre ensemble.

« Je suis apparue à moi-même ».

Ce sont les mots d'une jeune-femme tunisienne qui, avec beaucoup d'émotion, nous a livré un témoignage sur son expérience de la révolution et sur-



tout, sur ce que cela a mis en mouvement chez elle. Ces mots sont très forts et nous tenons à souligner l'importance de ce que le collectif peut amener à l'individu. Est-ce qu'une révolution est collective ou individuelle, est-ce que la Révolution tunisienne est la cause ou la conséquence des révolutions intimes ? Peut-être que la citoyenneté c'est avant tout être; être en conscience de soi pour rencontrer et accueillir l'autre.

II. LE CITOYEN: ÊTRE ET INTERROGATIONS

L'être comme résistance au paraître.

Est-ce que être dans la rue c'est être en soi ? Cette réflexion nous est parvenue en observant la grande concentration qui a précédé presque systématiquement les essais du groupe « corps dans l'espace public ». Les artistes semblent avoir besoin de descendre à l'intérieur d'eux-même, ils travaillent une présence, un corps vivant de l'intérieur plus qu'en représentation. C'est à dire que pour se concentrer, ils privilégient une qualité d'écoute et de sensations plus qu'une volonté de faire et de montrer. Être à l'écoute de soi-même pour recevoir l'autre et le monde qu'il porte en lui. Peut-être est-il nécessaire pour le créateur en espace public de travailler longtemps dans le silence et le confinement d'une salle de travail avant de s'ouvrir ? Il doit se gorger, se remplir pour être capable d'éclorre dans les sillons de la médina. Lorsque nous utilisons le terme « descendre à l'intérieur », il ne s'agit pas d'une recherche personnelle ou psychologique. En réalité il ne s'agit pas d'un exercice de la pensée mais bien d'une action physique de concentration, comme une méditation qui permettrait de toucher à l'essentiel de ce qui constitue l'humain. Une fois que le corps de l'artiste est devenu perméable au monde, il est capable d'être à l'extérieur, de se laisser modeler par le réel, d'être le réflecteur, la « caisse de résonance » de la société. Cet état de conscience de l'Être est une première piste sur la manière d'être un artiste citoyen. Mais il faut voir ce que cela soulève comme réactions, en effet, cette qualité d'être jette un certain trouble dans l'espace public. Il n'est pas si évident que cela pour un passant de la médina de voir quelqu'un qui est, tout simplement. C'est à dire une personne qui appartient apparemment à la société mais qui pourtant n'est ni dans les codes de la communication habituelle, ni dans une activité qu'il est possible de catégoriser. Ce n'est pas un travailleur, il n'est pas en train de faire

des courses ou de traverser l'espace pour aller d'un point à un autre. On ne reconnaît pas non plus une silhouette alanguie, installée sur un banc, à un café ou dans un espace où il est attendu d'être oisif. Les réactions sont multiples et contrairement à l'espace occidental, qui est saturé de propositions et qu'il est dur de mobiliser, la médina de Tunis est haute en couleurs... Une des expériences répétées de ce work-shop a été la marche lente. Seuls ou en groupe, les artistes ont tenté un autre rythme, et à contre courant ils ont observé la médina et ce que leur passage a réveillé... Une des premières réactions, mais non moins récurrente, est celle de dire « qu'est-ce que tu fais ? » « Pourquoi il fait ça ? ». Nous avons senti une inquiétude qui parfois est allée jusqu'à l'énervement de ne pas savoir et de ne pas avoir de pouvoir sur l'autre. Est-ce que nous définissons la place de quelqu'un dans la société par rapport à ce qu'il fait ? Si nous ne sommes pas en action, si nous ne faisons pas, avons-nous le droit d'être ? Dans l'idée des révolutions intimes qui se font en parallèle de la Révolution tunisienne, ce point est très important. Grâce aux réactions des passants nous pouvons mesurer l'émancipation d'une personne par rapport à sa communauté. Tant que l'espace public est auto-censuré par les gens qui l'habitent, il est difficile de dire que la Révolution est faite, il faut encore que l'individu mette en place sa propre révolution. Cette non-émancipation d'une partie de la population par rapport à l'ancien régime politique, aux lois religieuses mais surtout par rapport aux traditions empêche d'être pleinement en conscience, c'est à dire d'être responsable de soi. Il est encore évident qu'une large partie de la population s'investit dans la société non pas avec un moteur interne mais en suivant des lignes imposées extérieurement par le pouvoir politique et social. Il apparaît aussi, et pas seulement dans l'espace public tunisien, un certain besoin de l'Homme de faire des cases, de ranger la société derrière des étiquettes. Les artistes, avec leurs différentes expérimentations, sont venus perturber ces cases, ils ont mis les passants dans une situation inconfortable. Ils ont créé des espaces de doute dans l'inébranlable mais pourtant fragile réalité des personnes. C'est pour cette raison sans

doute que les réactions sont parfois violentes. Il y a quelque chose d'insupportable qui peut pousser à une certaine forme de violence. Comme un enfant qui essaie de faire rire un militaire, les passants essaient de faire bouger l'artiste, de le ramener à la réalité, à leurs réalités. C'est assez fort de voir à quel point il devient vital parfois de faire cesser cette chose qui bouscule. Lorsque les artistes ont fait ces expériences de lenteur en solitaire ils ont été nombreux à être tirés, poussés et insultés, ce n'était pas la majorité mais tout de même, nous devons le noter. Les excuses sont multiples: ça gêne les entrées des commerces, ça perturbe les gens dans leurs déplacements, c'est de la sorcellerie, si c'est une femme il y a aussi souvent une envie, parfois même exprimée, de posséder le corps regardé. Dans tous les cas, pour quelques raisons que ce soit, en tant qu'observateur de ces expériences, il apparaît clairement qu'il y a un besoin de comprendre ce qui se passe et une envie de maîtriser les événements qui se déroulent dans l'espace public.

Si l'être humain a tant le besoin de contrôler ce qui se passe autour de lui, pourquoi n'aurait-il pas besoin de s'engager pour sa société en tant que citoyen ? C'est à dire construire ce qui se passe autour de lui mais à une autre échelle que celle de sa boutique. Il semblerait qu'il y ait un déchargement de l'individu par rapport à sa responsabilité sur le monde qui l'entoure. D'où vient cette attitude et est-ce qu'il faut y remédier ? D'un point de vue logique, nous pouvons imaginer que lorsqu'il y a un pouvoir exercé, il y a forcément une « soumission » en face, ce qui est lié au phénomène de déchargement. Pour construire une société il est essentiel de se questionner sur quel pouvoir est mis en place et par qui ? Les artistes en menant leurs expériences dans l'espace public sont des révélateurs de contexte. Grâce à leurs performances certains traits de la société sont grossis et se révèlent à la société, « l'art peut à travers le quotidien, montrer aux gens le pouvoir sous lequel ils sont »³ et il n'est pas toujours celui qu'on croit.

3 Charles Tripp, salon de recherche sur *l'artiste citoyen dans l'espace public maghrébin*, conférence tenue le 20/11/2014 à Tunis.

Le conflit: interrogation et diversité.

Si le fait d'être est un premier pas vers la citoyenneté sans doute que le mouvement qui vient ensuite est celui de considérer qu'un autre être vibre à côté de nous et que sa vibration agit sur la nôtre. Cela est aussi valable pour l'artiste qui travaille dans l'espace public que pour les personnes qui le constituent et avec qui il compose. Les artistes de ce work-shop ont travaillé avec cette pensée en tête durant les trois semaines. Il est encore plus important d'être dans cette démarche lorsqu'on travaille avec des outils, des cultures et des fonctionnements différents. Sans arrêt il est important d'interroger sa méthode et son regard pour ne pas rester coincé dans un endroit mais au contraire, ouvrir de nouveaux espaces. Ici, le parallèle peut encore être fait entre l'artiste et le citoyen. Le premier doit faire un effort de concentration puis d'observation pour être ouvert à ce qu'on lui propose, à ce que le réel met sous ses yeux et ses mains, et le second doit lui aussi se questionner sur son quotidien. L'Homme s'il ne veut pas être un indifférent doit être en conscience de ses interactions avec le monde et de la responsabilité de ses actes, paroles et silences.



Dans la démarche d'un art citoyen, l'interrogation est là comme une trousse à matière. Le fait de ne pas comprendre ou de se questionner sur notre compréhension d'une situation, crée un espace d'intervalle. En reconnaissant la présence d'un espace vide, nous acceptons qu'il puisse être investi de différentes sensibilités, de différentes utopies. Dans le cadre des trois semaines, les regards étaient multiples et nous avons pu observer à quel point la remise en question et l'observation sont indispensables pour ne pas tomber irrémédiablement dans un conflit. Dans le même temps, lorsque cette interrogation est portée à l'extérieur et que les artistes posent les questions aux citoyens, ce peut être aussi une cause de conflit. Comme nous le disions un peu plus haut, il n'est pas si courant que cela d'accepter d'être bousculé. Même si le travail de l'artiste lui impose de bouger ses perceptions et de repousser ses a priori, il ne peut pas penser qu'il en sera de même pour tout le monde. Et d'ailleurs, est-ce que nous n'avons pas besoin de l'art et des artistes justement parce qu'il n'est pas évident pour la société de faire cette démarche toute seule ?



Nous avons vu à quel point ce processus d'interrogation et de diversité est important dans l'appréhension de l'espace public, mais une question est inhérente à cette considération: Comment trouver la juste proportion entre un travail expérimental qui s'appuie sur un processus rigoureux et la proposition d'un regard sur la société à travers une forme esthétique ? D'ailleurs, au fil des jours passés avec ce groupe en travail, les questions sont arrivées sur comment garder ces interrogations ? Comment garder l'espace ouvert et mouvant comme il l'était pendant deux semaines alors qu'un public allait arriver pour le temps d'une restitution ? En ajoutant un groupe de regardants on induit forcément une représentation. Est-ce que l'artiste doit choisir une position, est-ce qu'il doit choisir entre une démarche et un propos ? « Si je dois me tromper esthétiquement ou éthiquement, je choisis de me tromper esthétiquement » nous dit Mustapha Benfodil⁴. Bien évidemment nous n'avons pas pu éviter la question de la place de l'artiste. Cette interrogation est récurrente, depuis le théâtre antique on se demande où se situe la frontière entre l'art et le politique, quelle différence entre les préoccupations de Diogène et d'un artiste de rue aujourd'hui ? Encore plus dans un pays qui est aux lendemains d'une révolution, dans un contexte religieux et social particulier, l'artiste se doit d'avoir conscience de sa place dans la société. S'il est citoyen, s'il est en résistance, s'il interroge et qu'il lance des débats plus qu'il ne propose des formes, alors est-il toujours un artiste ? Sofien Ouissi nous dit: « citoyen d'abord, artiste ensuite » et si l'on se remémore les lectures de Karl Marx, il n'y a pas d'artistes mais des êtres humains qui, entre autres choses pour la société, font de l'art. Cette question revient sans arrêt, tous les acteurs de la création en espace public se posent cette question. Peut-être faut-il simplement cesser de vouloir faire des règles et définir les choses. Si l'on accepte que le réel se

4 Mustapha Benfodil est un poète et journaliste algérien mais c'est aussi un militant, il a notamment créé le mouvement citoyen pacifiste Barakat. Ses propos ont été recueillis lors du salon de recherche sur *l'artiste citoyen dans l'espace public maghrébin*, conférence tenue le 20/11/2014 à Tunis.

renouvelle en permanence, qu'il est mouvant et qu'on ne peut pas le figer, alors devrions nous accepter aussi que l'artiste qui se frotte à l'espace public aura plusieurs casquettes, et selon le projet, le moment et ses compétences il sera plus d'un côté ou de l'autre, mais toujours sur cette frontière entre une agitation sociale et une proposition esthétique en regard sur notre société.

Depuis le début des arts de la rue, il y a une difficulté à décrire la discipline parce que les médiums et les outils sont multiples. Regardons le travail, ce que chaque initiative propose plutôt que d'essayer de peindre un paysage en particulier. Peut-être que la création en espace public est tantôt un outil social qui vient directement construire la société et qu'à d'autres moments il s'agit plutôt d'un objet d'art, qui influe aussi sur la société mais dans une temporalité beaucoup plus longue. L'œuvre ne s'adresse pas à une masse comme une action politique ou sociale, l'œuvre s'adresse à un individu, elle transcende son créateur alors que l'outil reste dans la main de celui qui s'en sert pour l'amener à un endroit bien précis, qu'il a choisi...

Les choses sont là, sous nos yeux, elles parlent d'elles-mêmes. Nous pouvons nous acharner à faire une carte de la ville, des gens, des règles et des relations, le réel subsiste, la médina est là, avec quelque chose d'intemporel.

Est-ce que tu seras toujours là Tunis ?

On s'assoie sur une marche, un petit banc ou un bout de canapé et toutes portes ouvertes on écoute. La médina observe le rythme des chargements, elle écoute résonner les quelques sons de l'ancienne Tunisie, de l'artisanat et de l'amour du travail bien fait. Sûre d'elle, elle sourit aux innombrables produits importés d'une Chine inconnue, à des milliers de kilomètres. Nous pouvons la fendre, nous pouvons la trancher, elle restera là, elle est. À chaque endroit où l'on décide de poser un regard, on peut découvrir une brillance, une lueur qui s'accroche aux déchets des caniveaux. Une beauté, un être au monde qui n'éprouve pas le besoin de se justifier, qui ne cherche pas le paraître ou l'ornement mais qui tisse le vivre ensemble sous la lumière rasante des fins de journées, de l'autre côté de la Méditerranée.

